

Zeitschrift:	Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera
Herausgeber:	Schweizerische Gesellschaft für Geschichte
Band:	39 (1989)
Heft:	1
Artikel:	Les rencontres internationales de Genève, 1964
Autor:	Ackermann, Bruno
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-81010

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LES RENCONTRES INTERNATIONALES DE GENÈVE, 1946

Par BRUNO ACKERMANN

La fin du siècle approchant, les modes intellectuelles inclinent au bilan, à la synthèse, ou encore, à un «renouveau» de la pensée, guère créatif, et marginalement, voire plus gravement au «révisionnisme».

L'histoire des idées a besoin de références, les historiens de solides assises pour réfléchir sur le passé et penser l'avenir. A observer les grands événements intellectuels qui ont animé notre pays depuis la Seconde Guerre mondiale, les Rencontres Internationales de Genève s'imposent à notre regard. Moment capital en effet du rayonnement intellectuel de la Suisse dans une Europe décimée, au plus bas de sa conscience, mais également présence active, contribution vitale de l'élite intellectuelle de notre pays à une réflexion sur l'avenir de la civilisation européenne et occidentale. Les premières Rencontres Internationales de Genève furent à l'origine d'une grande aventure intellectuelle qui, aujourd'hui encore, de moindre manière il est vrai, en raison de la concurrence de trop nombreux colloques internationaux, reflète l'évolution de la réflexion contemporaine autour des grandes questions qui agitent le siècle. Plus tard, l'historien à la recherche d'une synthèse des idées du siècle s'y référera sans nul doute. L'initiative des Rencontres Internationales de Genève fut donc suisse à part entière. A ce titre seul, elles méritent que nous évoquions ici les circonstances qui les virent naître, et les hommes qui, dans l'immédiat après-guerre, contribuèrent à leur succès.

L'initiative des Rencontres Internationales

Placées sous le signe de l'*Esprit européen*¹, les premières Rencontres Internationales de Genève se déroulèrent en date du 2 au 14 septembre 1946². Réunissant des intellectuels, des écrivains et des artistes en provenance de plusieurs pays européens, principalement de France, de Suisse et d'Italie, ces Rencontres eurent un grand retentissement au-delà des frontières du Vieux Continent. Si les conférences organisées à cette occasion constituèrent en elles-mêmes l'événement majeur de ces journées, des manifestations théâtrales et musicales³ contribuèrent à leur donner une ampleur plus considérable encore, un écho plus lointain, sans compter la portée symbolique que ces représentations éminemment culturelles renfermaient.

1 *L'Esprit européen*, textes *in extenso* des conférences et des entretiens des Rencontres Internationales de Genève, 1946; Neuchâtel, La Baconnière, 1947, 360 p. (Abrév. RIG).

2 Cf. *Programme des RIG*, Genève, Imprimeries Réunies, 1946, 68 p.

3 Récital Paul Valéry, *L'Annonce faite à Marie* de Paul Claudel, Récital Ramuz et *l'Histoire du Soldat*, la Symphonie pour orchestre à cordes (1941) de Honegger, *Fidelio* de Beethoven.

L'initiative d'une manifestation intellectuelle et artistique de quelque envergure à Genève naît sitôt la guerre terminée, en juin 1945, et revient à un homme alors méconnu de la sphère universitaire genevoise, Emile Bercher. Cet habitant de Genève, directeur d'une importante société de publicité de la place, adressa au début de l'été plusieurs demandes d'entretien à des figures intellectuelles genevoises. Une première entrevue informelle eut lieu le 25 juin 1945 entre Emile Bercher et Antony Babel, recteur de l'Université, au cours de laquelle le premier intéressé exposa son projet: «Il existe à Lucerne des Semaines internationales de Musique qui ont une réputation mondiale par la qualité des ensembles qui s'y font entendre et le rang des chefs qui les dirigent. Genève, ville d'études, ne pourrait-elle pas avoir ses Semaines littéraires internationales ou éventuellement ses Semaines littéraires françaises durant lesquelles on entendrait les grands maîtres de la littérature, où l'on pourrait assister à des spectacles qui devraient naturellement être de tout premier ordre, sans compter peut-être d'autres manifestations encore»⁴. L'initiative d'Emile Bercher revêtait une double perspective: ranimer à Genève une vie culturelle et artistique de haute tenue, et développer encore au loin le renom de la cité et de son Université. Les propositions soumises par Emile Bercher seront acceptées quelques jours plus tard par le Sénat de l'Université. Cependant, devant l'étendue du projet, le bureau du Sénat émit une réserve quant à la nature même des manifestations envisagées, préférant se limiter à «une semaine littéraire (ou éventuellement littéraire et artistique) d'expression française»⁵.

Dès la mi-juillet 1945, un nombre suffisant de personnalités avaient été sollicitées pour que l'initiateur du projet envisageât de les réunir toutes⁶, avec le soutien actif de l'Université. Les premières réunions de ce groupe, dont la notoriété était déjà affirmée et qui constitua le noyau initial des futures Rencontres Internationales, eurent lieu les 12 et 19 septembre 1945 à la salle du Sénat de l'Université, sous l'appellation de Comité provisoire des Journées de Genève, puis du Comité provisoire des Semaines littéraires⁷. A l'issue de cette séance, un petit comité formé de Marcel Raymond, Samuel Baud-Bovy, Ernest Ansermet et Henri de Ziegler fut désigné afin de mener plus avant l'étude du projet⁸, lequel sera présenté en date du 6 octobre 1945. Séance capitale pour l'avenir du projet, puisqu'à cette date une décision de principe fut adoptée en vue de former un comité de direction des manifestations de Genève⁹, entrevues déjà pour le mois de septembre de l'année suivante¹⁰ malgré les incertitudes budgétaires qui planaient encore sur l'organisation de ces journées.

4 Lettre du 3 juillet 1945, Emile Bercher à Antony Babel; archives des Rencontres Internationales de Genève, 1946 (abrégé Arv/RIG 1946).

5 Lettre du 7 juillet 1945, Antony Babel à Emile Bercher, Arv/RIG 1946.

6 Antony Babel (Recteur de l'Université), Victor Martin (Doyen de la Faculté des Lettres), Marcel Raymond (Professeur de littérature française), Ernest Ansermet (Fondateur et Directeur de l'Orchestre de la Suisse romande), Philippe Albert (Délégué aux Finances de la Ville), Henri Gagnebin (Directeur du Conservatoire de Musique), Jean-Rémy Christen (Avocat et président de l'Association des Intérêts de Genève), Adrien Lachenal (Conseiller national), Samuel Baud-Bovy (Professeur et Conseiller administratif) et Henri de Ziegler (Président de la Société Suisse des Ecrivains).

7 En l'absence du procès-verbal de cette séance, nous ne pouvons restituer la teneur des propos.

8 Lettre du 25 septembre 1945, Bercher à tous les membres, Arv/RIG 1946.

9 Lettre du 1^{er} octobre 1945, à tous les membres, dans laquelle Emile Bercher propose «d'adopter le titre de Journées de Genève et comme sous-titre l'Esprit européen et d'examiner les grandes lignes de l'organisation de ces journées», Arv/RIG 1946.

10 Lettre du 8 octobre 1945, Bercher à tous les membres, Arv/RIG 1946.

Le 9 novembre 1945 un bureau est constitué et les premiers membres sont désignés et habilités dans leur fonction respective¹¹. A la présidence du bureau, Antony Babel, entouré de Marcel Raymond, Ernest Ansermet, Emile Bercher et d'un trésorier, Emile Unger¹². Afin d'épauler le bureau du comité, un secrétaire permanent est désigné en la personne de Paul-Alexandre Schidlof¹³, chargé de coordonner les activités des différentes commissions qui se créeront dès janvier 1946. Dès le mois de novembre, les intentions du comité se précisèrent, puisqu'il fut question dès ce moment, et de manière explicite, de mettre en œuvre une manifestation qui comprendrait des conférences, lesquelles seraient suivies d'entretiens dont le but était d'instituer un dialogue, d'une part entre les conférenciers et les invités officiels à ces entretiens, représentants éminents de la pensée des pays européens et, d'autre part, entre les conférenciers et le public en général. Lors de la séance du 20 novembre, une première liste des conférenciers est établie, liste révélatrice des ambitions du comité et de sa volonté de rassembler les plus illustres figures intellectuelles et littéraires de l'époque¹⁴. Sur proposition d'Ernest Ansermet, l'appellation officielle et définitive de ces manifestations est adoptée¹⁵; sa dénomination met l'accent sur la dimension internationale voulue par les promoteurs de ces journées, et si l'indication du lieu rappelle la longue tradition historique et intellectuelle dont la cité peut naturellement se réclamer, le terme «rencontre» exprime quant à lui l'état d'esprit des organisateurs animés surtout par une volonté de renouer un dialogue entre les intellectuels: «Dès le début, nous nous sommes appelés Rencontres Internationales de Genève et non Rencontres européennes de Genève. Rencontres Internationales, cela signifie rencontres entre les continents»¹⁶.

Les mois de décembre 1945 et de janvier 1946 furent employés à une intense activité administrative et statutaire: création des présidences des diverses commissions chargées d'élaborer dans leur domaine propre¹⁷, avec les difficultés inhérentes à un projet de telle envergure, en un temps aussi où les moyens de communication entre les pays détruits par la guerre étaient considérablement ralenti, un programme des manifestations; envoi des premières lettres d'invitation; élargissement du comité d'organisation¹⁸ et intégration de personnalités du monde politique; installation définitive d'un secrétariat¹⁹; élaboration et adoption des statuts²⁰ et enfin constitution d'une associa-

11 C'est le plus ancien procès-verbal (abrégé Pv) que nous ayons retrouvé dans les archives RIG/1946.

12 Administrateur de l'Orchestre de la Suisse Romande.

13 Journaliste et homme de lettres, chroniqueur théâtral à l'hebdomadaire *Servir*.

14 Ortega Y Gasset, Bertrand Russell, Jean-Paul Sartre, Denis de Rougemont, Georges Bernanos, Eugène Tarlé, Carl-Gustav Jung et Benedetto Croce, cf. Pv du 27 novembre 1945, Arv/RIG 1946.

15 Le Pv du 27 novembre 1945 ne rend pas compte de la teneur des débats et des raisons qui ont motivé le Comité à opter pour la proposition d'Ernest Ansermet.

16 ANTONY BABEL, *La Connaissance de l'Homme au XX^e Siècle*, (RIG/1951), Neuchâtel, La Baconnière, 1952, p. 332.

17 Commission de Musique: Ernest Ansermet; Conférences: Marcel Raymond; Finances: Emile Bercher; Théâtre: René Dovaz; Publicité: Gaston Bridel. A l'exception des seuls procès-verbaux du Comité de direction et de la commission des conférences nous n'avons pas retrouvé les documents des autres commissions.

18 Outre les membres déjà cités, William E. Rappard (directeur de l'IUHEI), Sven Stelling-Michaude (professeur à l'Université), Robert de Traz (homme de lettres) et les rédacteurs en chef des grands quotidiens genevois.

19 Hébergé d'abord par l'Association des Intérêts de Genève, le secrétariat logera dès février 1946 dans un bureau attenant aux locaux de l'Orchestre de la Suisse romande, n° 3, Promenade du Pin.

20 Elaborés par Maître Jean-Rémy Christen, et adoptés à l'unanimité en Assemblée générale le 7 mai 1946.

tion dont les statuts prévoyaient «l'organisation à Genève – en principe au mois de septembre de chaque année – de manifestations culturelles de haute tenue, de portée et d'intérêt universels, comme: conférences, représentations dramatiques, concerts, etc.»²¹.

Le choix du thème

L'inspirateur du thème proposé à la réflexion des conférenciers – l'Esprit européen – les archives n'en laissent aucune trace²². Ce choix résulte, selon toute vraisemblance, d'une volonté commune, et que les circonstances de l'époque ont indubitablement favorisée. La situation dans laquelle se trouvait l'Europe induisait presque naturellement une thématique suffisamment générale qui puisse, d'une part, rassembler le plus grand nombre d'intellectuels et d'écrivains de tous horizons de pensée autour d'une préoccupation commune et, d'autre part, favoriser un large débat d'idées sur l'état et le devenir d'une civilisation en crise. Dans une Europe en proie à un doute violent quant à sa destinée propre, inquiète d'avenir, la nécessité et l'urgence d'un regard sur elle-même s'imposa spontanément, voire de manière «instinctive», à la conscience des organisateurs, ainsi que le rappellera plus tard Antony Babel: «Ce n'est pas un hasard que nous avions choisi un tel sujet. Nous voulions, avec d'autres, rechercher dans les décombres de l'Europe les éléments vivants qui pouvaient subsister»²³.

La lettre d'invitation adressée aux conférenciers révèle des intentions identiques, fondées en premier lieu sur une perception tragique de la situation morale de l'Occident, elle-même significative du désarroi contemporain: «Aux jours où l'Europe est incertaine de son avenir, il nous semble à tous égards souhaitable qu'elle prenne conscience, en dehors de toute pensée politique, de ce qui a constitué dans le passé sa raison d'être et de ce qui constituera dans l'avenir sa mission au milieu d'un monde en pleine métamorphose»²⁴. Au centre des préoccupations de ce groupe d'intellectuels épargné par la tourmente de la guerre et soucieux de participer d'autant plus activement à la tâche de reconstruction des assises spirituelles et humaines de l'Europe, le devenir du monde civilisé, la mission de la civilisation européenne, et plus largement occidentale, sa place dans l'évolution de l'humanité, son existence réelle dans un monde profondément bouleversé et dont le visage, depuis le début du siècle, et surtout à la suite des plus récents événements, avait radicalement changé. La nécessité d'une réflexion profonde sur l'état de conscience des peuples européens devant leur histoire et l'urgence d'une interrogation d'ordre culturel et spirituel face à une civilisation meurtrie par la guerre jusque dans ses racines les plus profondes, éveillée à l'espoir de lendemains plus heureux, et cependant alarmée par des menaces qui déjà l'accablaient²⁵, apparurent dans ces années d'immédiat après-guerre comme une initiative

21 Article 2, *Statuts des RIG*; Arv/RIG 1946.

22 La première mention apparaît dans une lettre d'Emile Bercher datée du 3 octobre 1945.

23 ANTONY BABEL, *La Culture est-elle en péril?*, (RIG 1955), Neuchâtel, La Baconnière, 1956, pp. 157–158.

24 Extrait de la lettre d'invitation, § 2; Arv/RIG 1946.

25 Le mystère qui entourait les recherches de physique nucléaire depuis 1943 sous la direction de Robert Oppenheimer, les premiers essais atomiques de juillet 1945, l'explosion de la bombe d'Hiroshima le 6 août 1945 et Nagasaki trois jours plus tard, les expériences de Bikini en 1946, provoquèrent dans l'opinion internationale un sentiment de terreur et, parmi l'élite scientifique et intellectuelle, les plus vives et les plus profondes inquiétudes. Pour la Suisse romande, voir par exemple ANDRÉ RIVIER, «Regards sur le monde de la terreur», in *Cahiers suisses Esprit*, n° 3, 1946, pp. 5–26.

douée d'une étonnante lucidité: «Un monde nouveau est en train de naître. Sera-ce un monde civilisé? Quelle sera cette civilisation? Sera-t-elle à hauteur d'homme²⁶? Voici que l'heure est dangereuse et trouble. Les espoirs que la fin de la guerre avait fait naître n'osent plus se montrer au grand jour. Les vertus qui s'étaient trempées dans la résistance au mal ont peine aujourd'hui à s'unir pour le bien commun. L'ivresse de la puissance et des grands nombres, la démesure, l'oubli de la sagesse, menacent les sociétés et les individus. Il est vrai que la pensée de l'Europe, en sa totalité doive être tenue pour responsable de la catastrophe. Si les Européens ont donné l'exemple de bien des folies, l'Europe a été, durant 25 siècles, le lieu où souffle l'esprit – (durant des siècles, pour reprendre l'expression de Paul Valéry, «la partie précieuse de l'univers, le cerveau d'un vaste corps»)²⁷. Le temps est venu de se demander ce qui est vivant, ce qui est valable, ce qui est juste, dans la pensée humaine et européenne»²⁸.

Ces textes-manifestes sont révélateurs des intentions profondes du comité. Née d'un douloureux constat politique et économique, d'une réaliste appréciation de l'état moral et matériel de l'Europe d'après-guerre, l'interrogation exprime en effet une triple intention: d'abord la volonté de diagnostiquer certains aspects du monde moderne entré dans l'ère de l'atome, de provoquer ensuite au sein de l'élite intellectuelle une remise en question fondamentale des valeurs de la civilisation occidentale, celles précisément qui ont permis à l'Europe de se développer en intelligence durant plusieurs siècles, d'insuffler enfin des perspectives nouvelles à l'avenir de l'Europe, et à ses penseurs, une mission – au sens prophétique de ce terme – de redéfinition des bases morales, humaines et spirituelles du Vieux Continent.

La réflexion proposée à l'automne 1946, difficile et courageuse à mener en un moment où l'Europe se remettait à peine de ses blessures, se situe dans une perspective plus large encore: par l'approfondissement de son passé et un retour aux sources fondatrices de la civilisation occidentale, les organisateurs voulurent poser les germes d'une réflexion créatrice sur le devenir même de cette civilisation, ses enseignements pouvant enrichir tant la perception que la compréhension par les acteurs eux-mêmes des événements les plus récents; car, en définitive, c'est au nom d'une lointaine tradition historique et intellectuelle, tant occidentale, européenne que genevoise, d'un «lieu où a soufflé l'esprit», que les promoteurs des Rencontres interpellèrent les intellectuels de l'Europe entière.

A cet égard, l'idée des Rencontres et le choix du thème s'inscrivent très symboliquement dans les faits, en droite ligne de cet «Esprit de Genève»²⁹ qui, durant la période de l'entre-deux guerres, marqua profondément l'histoire européenne. La renommée intellectuelle et morale de Genève est cependant plus ancienne, puisqu'elle émergea, dans un premier temps, grâce à Jean Calvin qui fit de la cité le centre éducatif de la Réforme, au jurisconsulte Burlamaqui, auteur d'un important recueil de droit naturel, à Jean-Jacques Rousseau, «Citoyen de Genève» qui, dans son *Contrat social*, affirma avec passion la liberté inaliénable et la dignité du citoyen, grâce encore au cosmopolitisme.

26 L'un des slogans des mouvements personnalistes et fédéralistes de l'entre-deux-guerres.

27 Le texte rapporté ici est le projet rédigé par Marcel Raymond et Paul-Alexandre Schidlof. Entre (), la seule modification apportée au texte définitif, par laquelle les auteurs placent les RIG sous l'égide de Paul Valéry décédé en juillet 1945 et dont l'œuvre a constitué pour de nombreux intellectuels présents à Genève un point de référence et de probité.

28 Extrait du projet de texte publicitaire, 1^{re} partie; Arv/RIG 1946.

29 «L'esprit de Genève (...) c'est le souci des dialogues entre (la personne) et le monde. Chacun vaut d'être soi, mais afin de pouvoir s'unir aux autres sans pour autant se confondre», cf. ROBERT DE TRAZ, *L'Esprit de Genève*, Paris, Grasset, 1929, pp. 263–264.

tisme de la fille de Necker, Germaine de Staël³⁰, et à la vocation humanitaire d'Henri Dunant et de Gustave Moynier dont l'esprit de charité donna naissance à la Croix-Rouge. Dans l'histoire plus récente de la cité et dans le prolongement des réunions que tenait vers 1930 le Comité permanent des Lettres et des Arts de la Société des Nations, et de l'idée qu'une «Société des Esprits», composée de savants, de littérateurs et d'artistes délégués par leur gouvernement, puisse promouvoir et assurer la paix³¹, Genève, ville historique, s'offrait comme le lieu prédestiné à l'organisation des Rencontres Internationales: «Il nous a paru que la Suisse, si multiple et si diverse dans son unité, que Genève, dont la tradition cosmopolite et internationale si ancienne, étaient les lieux propices à la discussion de l'Esprit européen»³². Cette mystique genevoise a souvent été évoquée par les organisateurs des Rencontres pour légitimer la pertinence de leur projet: «Cette ville est au cœur de l'Europe; elle est au croisement des routes. Depuis des siècles, des hommes différents de langue et d'esprit s'y sont rencontrés par fortune ou s'y sont donné rendez-vous. Elle est située et faite ainsi, dans sa petitesse, que les paroles qui s'y prononcèrent trouvèrent souvent dans le monde un persistant écho. (...) Si les hommes qui ont conçu le projet des Rencontres, de ce dialogue européen, se sont acquis quelque mérite, c'est celui d'avoir nettement distingué quel devrait être, dans les circonstances présentes, le rôle de Genève (...), d'avoir compris qu'après les cruautés de la guerre et les maux sans nombre qui en sont la suite, qui semblent même la prolonger, l'établir à demeure parmi nous, l'heure était enfin venue d'amplifier, si possible, cette voix»³³.

L'Université de Genève se rallia pleinement à cet acte de foi, à cette volonté de nécessaire contribution de son corps professoral au dialogue des intellectuels, à la reconstruction des bases spirituelles d'une civilisation meurtrie en ses profondeurs. A l'occasion de la réouverture des cours, l'Université, par la voix de son nouveau recteur, insista sur sa mission et ses responsabilités dans le monde dévasté, invitant l'auditoire à rechercher les raisons d'être de l'Alma Mater et le sens de son action future: «Ne suis-je pas autorisé ici à déclarer que, si l'Université vous invite aux spéculations rationnelles, elle ne renonce pas à une inspiration d'un autre ordre, celle de la confiance, au service de la grandeur, de l'harmonie et de la beauté? (...) Le moment est venu d'abandonner pour elle une position défensive et de lui restituer sa puissance créatrice et militante»³⁴.

Aussi, la Suisse neutre, du fait de circonstances qui la dépassent, se révélait plus que toute autre nation européenne comme le lieu ouvert et propice à rassembler des hommes désireux de renouer le dialogue brutalement interrompu. C'est donc également par référence à la plus pure de ses traditions historiques, au regard de sa diversité culturelle et de son système politique fédéraliste, que les organisateurs des Rencontres motivèrent leur décision de mettre en œuvre un tel projet: «On a peut-être parlé trop souvent, et trop complaisamment de ce pays, d'une mission providentielle qu'il aurait reçue (...) Mais il demeure qu'il établit par son existence même que les populations sans

30 Cf. DENIS DE ROUGEMONT, «Madame de Staël et l'Esprit européen», in *Cadmos*, n° 10, été 1980, pp. 5–11.

31 Durant l'automne 1946 se tint à Genève une grande manifestation organisée par le Conseil suisse des Associations pour la paix, présidée par Léopold Boissier.

32 ANTHONY BABEL, Discours prononcé lors du déjeuner officiel au Parc des Eaux-Vives le 3 septembre 1946, in *Journal de Genève*, 4 septembre 1946.

33 HENRI DE ZIEGLER, «Rencontres Internationales de Genève», in *Tribune de Genève*, 2 septembre 1946.

34 PAUL-EDOUARD MARTIN, *L'Université militante*, Genève, Librairie de L'Université, 1946, pp. 15–16.

unité d'origine de langue et de croyance peuvent, malgré cet obstacle apparemment insurmontable, vivre fraternellement unies. La Suisse a foi dans la possibilité de construire l'Europe, parce qu'elle l'a elle-même déjà construite. Ce n'est donc pas une imagination utopique, un goût imprudent de la chimère qui lui inspire de travailler à l'avènement d'une Europe fondée en harmonie: elle en trouve la raison dans les faits. Et pour limiter nos regards à des objets plus immédiats, elle offre aux entretiens internationaux qui vont s'ouvrir le climat le plus favorable et le mieux indiqué»³⁵. La situation particulière de la Suisse, moins touchée que d'autres par la gravité des problèmes, et de Genève, dans la configuration européenne, n'est donc pas étrangère à l'élan qui s'est manifesté parmi les intellectuels genevois. Denis de Rougemont, l'un des premiers invités aux Rencontres, ardent partisan de la mission historique du fédéralisme suisse au sein de l'Europe³⁶, abonda dans le même sens lors d'une interview au printemps 1946: «La Suisse était le seul pays qui pouvait [organiser les Rencontres Internationales]. Je la considère comme le dernier îlot intact de l'Europe»³⁷.

Engagement et responsabilité

Si les organisateurs des Rencontres se sentirent étroitement interpellés par les problèmes de leur temps, ils n'affirmèrent par moins une certaine volonté de se distancer des questions politiques et diplomatiques qui occupaient la scène internationale de l'immédiat après-guerre. Leurs intentions furent certes de situer les débats sur le plan culturel et philosophique seul – «en dehors de toute pensée politique» – et plus précisément dans le champ de la pensée humaniste européenne, seule voie permettant de répondre valablement au désarroi contemporain et à la «crise de l'esprit»³⁸. Par ce dernier terme, les promoteurs des Rencontres ont voulu entendre également «crise de conscience» des Européens. Au regard des faits de société et de la gravité croissante de la crise des valeurs morales et spirituelles qui, depuis le début du siècle, avaient profondément transformé les mentalités collectives, les hommes de cette époque, les écrivains surtout, jugeaient leur histoire sous un angle des plus pessimistes³⁹. Cependant, les organisateurs ne purent demeurer totalement à l'écart des nombreuses questions politiques qui agitaient les esprits au lendemain de la guerre: les retombées matérielles et économiques, les ravages de la guerre en perte de vies humaines et en potentiel d'intelligence, le clivage idéologique naissant entre l'Est et l'Ouest, le problème allemand – au centre de l'Europe, une nation, non plus un Etat, et un peuple, destitué de toute autorité gouvernementale et militaire, et placé sous tutelle et surveillance internationale⁴⁰ – et la réorganisation politique et institutionnelle des Etats européens. Toutes ces questions créèrent indiscutablement une atmosphère d'incertitude généralisée en Europe, climat renforcé par l'indécision des gouvernements à rétablir une paix globale sur l'ensemble du continent. Dans ce climat idéologique, le

35 HENRI DE ZIEGLER, *op. cit.*

36 Cf. *Mission ou Démission de la Suisse*, Neuchâtel, La Baconnière, 1940.

37 «Interview», in *Feuille d'Avis de Neuchâtel*, 10 mai 1946.

38 Selon l'expression de PAUL VALÉRY, *Œuvres*, Paris, La Pléiade, t. I, p. 988 ss.

39 Cf. PIERRE-HENRI SIMON, «Le pessimisme historique dans la pensée du XX^e siècle», in *Cahiers de la République*, n° 1, 1956, p. 23.

40 Cf. STEPHEN SPENDER, «L'Allemagne et l'Europe», in *Fontaine*, n° 46, novembre 1945, pp. 803–815.

malaise européen ne pouvait que plonger les plus lucides observateurs de l'époque dans une crise de conscience plus dramatique encore, vu l'incapacité de l'Europe à diriger elle-même son propre destin, à sortir son économie du marasme par ses seuls moyens et à sauvegarder son indépendance politique. Cette conscience du péril sema dans les esprits un désarroi et une confusion sans précédent dans l'histoire européenne, désarroi accentué par les problèmes atomiques et auxquels les organisateurs firent très explicitement référence: «Jusqu'à une époque toute récente, on pouvait garder confiance, les destructions et les constructions s'équilibrant à peu près. Mais, manifestement, l'espèce humaine a trouvé (ou trouvera) le moyen de mettre un terme à son aventure. Pure question d'application, d'élargissement du champ de l'expérience. Le pis, c'est que la plus faible minorité pourra disposer, à son gré, de la vie de l'ensemble. Toute spéculation est vaine, qui ne tient compte, d'emblée, de cette menace effroyable. Depuis un an, la perspective de l'avenir humain s'est considérablement transformée. Et peu importe que les bombes de Bikini ou d'ailleurs, aient été moins «désintégrantes» qu'on ne le souhaitait; on en fera d'autres. Une fois en si bon chemin, il n'est plus possible de s'arrêter»⁴¹.

Animé d'un sens aigu de leurs responsabilités et acquis à l'intime conviction de la nécessité de l'engagement⁴² des intellectuels dans les problèmes de leur temps, les promoteurs des Rencontres Internationales de Genève exprimèrent donc surtout leur volonté de travailler au rapprochement humain, intellectuel et spirituel non seulement des Européens, mais de tous, en rétablissant les liens que la guerre avait brisés⁴³. Le choix du thème des premières Rencontres Internationales est donc né d'une prise de conscience, plus vive qu'ailleurs, des réalités du drame européen que les récents événements avaient poussé au paroxysme, et qui se traduisait, entre autres signes, par la perte de maîtrise d'une civilisation qui jusqu'alors avait guidé, sur le plan philosophique et spirituel comme dans les domaines des sciences et des techniques, le destin de l'humanité. L'histoire de l'Europe, et de sa pensée, placée en un seuil critique de son évolution, exigeait en quelque sorte une remise en question de sa destinée, ou pour reprendre l'expression des organisateurs, de ce qui a «constitué sa raison d'être et constituera sa mission»⁴⁴.

Marcel Raymond, avec pertinence, interroge encore: «La folie et la démesure universelles, c'est lui (l'Européen) qui les a engendrées. Et l'Europe n'est-elle pas aujourd'hui par sa faute, comme une morte, ou une moribonde, au milieu des ruines? Ou encore: le lieu des conflits d'influence et des grands débouchés, comme naguère les colonies? Toute considération sur l'Europe, à la spéculation rétrospective, mêlée de regrets, sur les occasions manquées, sur ce qui aurait pu être? Tout essai de définition de l'Esprit européen, tout effort pour tirer cet 'esprit' de sa phase mythique, sera-t-il autre chose que la prise de conscience angoissante et tardive d'une réalité qui appartient presque toute entière au passé?

41 MARCEL RAYMOND, «Interrogation», in *Suisse contemporaine*, n° 7, juillet 1946, p. 746.

42 Non à la manière sartrienne d'un embigadement dans une idéologie ou d'un parti, mais dans le sens personnaliste de ce terme, de liberté et de responsabilité; cf. DENIS DE ROUGEMONT, in *L'Europe et les Intellectuels* (Enquête internationale conduite par Alison Browning pour le Centre Européen de la Culture, Genève), Paris, Idées Gallimard, 1984, pp. 241-244.

43 «Il s'agissait surtout de rapprocher des hommes – les hommes de bonne volonté –, de leur permettre de constater que les idéologies et les nationalismes les plus exacerbés ne les empêchaient pas d'avoir quelques conceptions communes, certaines possibilités de travailler ensemble. Au delà de ce qui sépare, nous voulions discerner ce qui unit», ANTHONY BABEL, *La Culture est-elle en péril?*, op. cit., p. 158.

44 Cf. projet de texte publicitaire; Arv/RIG 1946.

Au fond des cœurs pourtant, et dans tous les peuples, plus ou moins obscurément, une revendication subsiste, que le meilleur de la pensée européenne a séculairement portée et nourrie. Il y a précisément ce grand refus anonyme d'un monde inhumain, sans amour, qui se construit sous nos yeux et comme malgré nous, automatiquement. Il y a cet appel à la liberté qui persiste parmi les servitudes de la guerre, de la paix, de la ‘civilisation’. Il y a ce besoin de retrouver le plein usage des pouvoirs premiers de l’homme, pouvoirs de contemplation et de créations personnelles, unique source de joie»⁴⁵. En invitant ceux parmi les plus éminents intellectuels européens à mettre en commun leurs réflexions afin de mûrir pour l’avenir de l’Europe et de la civilisation occidentale non point des solutions politiques mais, plus modestement, des germes de réponses à la crise des valeurs, le Comité des Rencontres a d’abord répondu à une exigence morale qui, souterrainement, habitait les consciences, et comme pressé par une urgence historique. Le philosophe allemand Karl Jaspers perçut d’emblée l’intelligence et la hauteur du débat qui s’annonçait autour de l’Esprit européen: «Das ausserordentliche Thema, das Sie gestellt haben, ist von brennendem Interesse. Es handelt sich in der Tat um den Boden unserer geistigen Zukunft»⁴⁶.

Les conférenciers

Dès le début du mois de décembre 1945, le comité d’organisation adressa les premières lettres d’invitation, avec une insistance toute particulière à l’adresse des conférenciers⁴⁷. La commission des conférences multiplia les démarches tant dans les milieux littéraires et journalistiques qu’autrès des organismes et des institutions gouvernementaux⁴⁸, démarches parfois difficiles vu la dissémination de nombreux intellectuels européens encore en exil. La personnalité de Marcel Raymond, son rayonnement, ses nombreuses relations dans le monde littéraire et les solides liens d’amitié qu’il avait déjà noués autour de sa personne, ne sont sans doute pas étrangers au choix des conférenciers. Car l’organisation de telles conférences, en un moment où l’Europe se trouvait dans un état de démembrément et de perturbation quasi total, mettait l’accent sur l’importance des rapports humains et des contacts nécessaires sinon essentiels à la réunion d’hommes que la guerre avait séparés.

Les premières réponses favorables à une participation active aux Rencontres parvinrent dès la fin de décembre 1945, réponses élogieuses à l’égard du comité et révélatrices du bien-fondé de leurs intentions. Ainsi, Denis de Rougemont qui accueille cette initiative avec un immense enthousiasme: «Je ne saurais trop vous féliciter pour votre entreprise et me félicite d’avoir l’honneur d’y participer. C’est exactement ce genre d’initiative que l’on devait attendre de la Suisse – et de Genève – après la guerre (...) Le choix de vos conférenciers me paraît remarquable et il me semble que – mon nom à part – je n’en eusse pas fait un autre»⁴⁹.

Le philosophe Ortega Y Gasset adressa aux organisateurs une lettre autrement éloquente que la précédente: «J’ai reçu avec enthousiasme l’invitation, si flatteuse, que

45 MARCEL RAYMOND, «Interrogation», *op. cit.*, p. 758.

46 KARL JASPERS aux RIG, lettre du 11 avril 1946 (Heidelberg); Arv/RIG 1946.

47 Mille francs suisses comme honoraires à chaque conférencier, cinq cents francs suisses pour la publication du texte de la conférence, frais de voyage et de séjour (quinze jours) à la charge du Comité; cf. lettre d’invitation, Arv/RIG 1946.

48 Le Pv du 11 décembre 1945 fait mention de l’offre du conseiller fédéral Max Petitpierre d’une valise diplomatique à disposition des lettres qui le réclameraient.

49 Lettre du 18 décembre 1945, Princeton (USA); Arv/RIG 1946.

vous m'adressez. Il fallait absolument, après des années de silence, d'épouvantables taciturnités, dans tout le monde, tâcher de dire et de faire entendre des mots qui soient vraiment des *logoi* sur les grands problèmes dans lesquels les Européens se trouvent embourbés et comme naufragés. Le traitement de votre thématique attire toute responsabilité; il déclenche l'audace, il nous offre le danger. Ce sont justement les attributs de toute question qui vaille la peine. N'oublions pas que les Anciens envisageaient tout vrai problème comme quelque chose de *bisconutus*, donc, comme un taureau sauvage. Voilà pourquoi j'apporterai avec une grande ferveur à ces rencontres si opportunes mon vieux fond de 'toreador'»⁵⁰.

Et Georges Bernanos: «(...) J'accepte volontiers de prendre part aux Rencontres (...) je n'ai accepté jusqu'ici aucune proposition d'une autre organisation que la vôtre, car vous savez peut-être que je vis très 'retiré' depuis mon retour du Brésil: Je n'irai donc en Suisse que pour vous»⁵¹. Karl Jaspers, malgré les incertitudes de son voyage à Genève, dues principalement aux difficultés d'obtention d'un visa auprès des autorités militaires d'occupation, mais également en raison de problèmes de santé, accueillit l'initiative avec le plus grand intérêt: «Die hohe Ehre, die mir durch Ihre Einladung zuteil geworden ist, verpflichtet mich (...) Bei der hohen Bedeutung der von Ihnen geplanten Zusammenkunft und des erörterten Themas würde ich gern kommen, zumal es mir von unersetzlichem Werte wäre, so hervorragende Männer von Angesicht zu sehen. Aber ich fühle mich verpflichtet, Sie über die Ungewissheit der Durchführung meiner Reise zu unterrichten»⁵².

Ces quatre seules promesses ne présagèrent pourtant pas les cruelles absences de quelques grandes figures de l'intellectualité européenne qui, tout au long de l'année, allaient se déclarer en dépit des efforts persistants des organisateurs. Parmi elles, Albert Camus, Jean-Paul Sartre, André Malraux, Louis Aragon, Emmanuel Mounier, Jean Schlumberger, Georges Mounin, Raymond Aron, André Gide, T. S. Eliot, Aldous Huxley, Bertrand Russell, Benedetto Croce, Arthur Koestler, Salvador de Madariaga, Hermann Hesse, Boris Pasternak, Ilya Ehrenbourg, et d'autres, toutes retenues pour diverses raisons (problèmes de santé, engagements antérieurs à honorer, refus pur et simple, etc.).

Le choix des conférenciers fut parfois l'objet de critiques, mais souvent sans fondement. Bien que la présence d'une figure intellectuelle du monde germanique, étonnante en un moment où l'opinion européenne manifestait des sentiments de méfiance et de haine à l'égard du régime national-socialiste déchu, était quasi acquise et souhaitée tant la personnalité et la notoriété de Karl Jaspers⁵³ forçaient le respect et la plus digne considération de tous, le choix d'un représentant de la pensée marxiste, par contre, provoqua de longues controverses et des débats passionnés. Le Comité des Rencontres, à maintes reprises, avait insisté pourtant sur la venue d'un intellectuel du monde communiste: «Nous souhaitions de grouper des hommes éminents, mais sans aucun mandat officiel, responsables seulement de leur pensée. Encore fallait-il que leur rencontre fût significative, donnât l'idée de la diversité actuelle des doctrines philosophiques, et même des positions politiques. C'est pourquoi il était indispensable de convier à Genève un écrivain marxiste qui ne fût pas suspect d'hétérodoxie; nous l'avons

50 Lettre du 16 janvier 1946, Lisbonne; Arv/RIG 1946.

51 Lettre du 21 janvier 1946, Bandol/Var; Arv/RIG 1946.

52 Lettre du 15 janvier 1936, Heidelberg; Arv/RIG 1946.

53 Interdit d'enseignement dès 1937 et de publication dès 1938 par le régime nazi et réhabilité depuis peu dans ses fonctions de professeur à l'Université de Heidelberg, son premier cours à la Faculté des Lettres eut pour thème très courageux «la culpabilité allemande», cf. *Die Schuldfrage*, Heidelberg/Zurich, 1946.

cherché longtemps en Russie même...»⁵⁴. Plusieurs noms furent évoqués, notamment celui du chroniqueur russe émigré à Paris, Ilya Ehrenbourg, qui déclina l'invitation en des «termes très désagréables»; de l'historien russe Eugène Tarlé, empêché par son gouvernement de participer à des échanges avec des intellectuels occidentaux; du philosophe russe exilé à Paris Nicolas Berdiaev, considéré à l'époque *persona non grata* auprès des autorités soviétiques; ou encore de Louis Aragon⁵⁵. Après maintes tergiversations, grâce à un heureux concours de circonstances, Georg Lukacs, de passage en Suisse, accepta en dernière minute l'invitation du Comité. Après les désistements d'André Gide, dont la venue paraissait déjà fort improbable dès l'été 1946, et d'Ortega Y Gasset qui renonça *in extremis* pour des raisons de santé, la représentation intellectuelle s'avérait pourtant des plus prometteuses.

Ainsi du philosophe Julien Benda (1867–1956), l'un des plus assidus représentants du courant rationaliste en France, ardent dénonciateur de l'intuitionnisme bergsonien et dont la notoriété remonte à la publication d'un ouvrage virulent sur la contamination de la vie de l'esprit par les passions politiques et totalitaires, *La Trahison des Clercs* (1927), et son *Discours à la Nation européenne* (1933), véritable synthèse à *Reden an die deutsche Nation* de Fichte; de Francesco Flora (1891–1962), la voix italienne des Rencontres, esthéticien, critique et essayiste disciple de Croce, auteur d'une des synthèses historiques majeures de la littérature italienne, la *Storia della litteratura italiana* (1942); l'historien et philologue suisse Jean-Rodolphe de Salis (1901), élève d'Henri Beer au Centre international de synthèse historique et professeur à l'Ecole polytechnique fédérale de Zurich; l'humaniste et idéaliste militant Jean Guéhenno (1890–1978), écrivain disciple de Michelet et de Rousseau, ami de Romain Rolland, fondateur de la revue *Europe* et collaborateur à divers grands quotidiens français; l'essayiste suisse Denis de Rougemont (1906–1985), l'un des inspirateurs du courant personnaliste en France, célèbre déjà par les pages pénétrantes de *L'Amour et l'Occident*, l'un des futurs artisans du fédéralisme européen; le philosophe hongrois Georg Lukacs (1885–1971)⁵⁶, le représentant du courant marxiste, connu notamment pour son célèbre ouvrage de philosophie politique *Histoire et Conscience de Classe*, le plus important ouvrage théorique depuis Marx; le poète anglais Stephen Spender (1909), inspiré par une phase d'engouement pour les idées marxistes pendant l'entre-deux-guerres et qui prit part à la Guerre d'Espagne au côté d'André Malraux; le romancier catholique Georges Bernanos (1888–1948), père spirituel de la Résistance française, adversaire acharné du progrès technique et dénonciateur virulent des valeurs bourgeoises et de leur flot d'hypocrisie, du «monde des machines», et qui consacra les dernières années de sa vie à la plus éloquente protestation pour la liberté de l'homme et pour la civilisation chrétienne; et enfin le philosophe allemand Karl Jaspers (1883–1969)⁵⁷, considéré comme l'un des plus éminents représentants du courant existentialiste en Europe et dont l'œuvre témoigne d'un attachement fidèle aux valeurs humaines, de la solidarité entre les hommes et le dévouement à une cause de paix entre les nations. Une synthèse des conférences prononcées lors des premières Rencontres Internationales de Genève

54 MARCEL RAYMOND, «Un débat sur l'Esprit européen (Quelques points de conflit et de convergence)», in *Suisse contemporaine*, n° 12, décembre 1946, p. 1126.

55 Suivant les manifestations genevoises, Aragon lancera à la tribune de l'UNESCO en novembre 1946 un violent réquisitoire contre certains conférenciers présents aux Rencontres Internationales. Cf. *Conférences de l'UNESCO*, Paris, éd. Fontaine, 1947, pp. 95–102.

56 Cf. DÉNES ZOLTAI, «Lukacs and the rencontres internationales of Geneva», in *The new Hungarian Quarterly*, n° 98, été 1985; pp. 68–76.

57 Cf. HELMUT STUBBE-DA LUZ, «Die Ausgiessung des 'Europäischen Geistes' – Karl Jaspers bei den Rencontres Internationales in Genf», in *Dokumente*, III^e cahier, septembre 1981, pp. 247–260.

dépasse de loin les limites de ce travail et mériterait une recherche plus approfondie. L'étendue des problèmes et des questions abordés, tant lors des exposés que des entretiens, la diversité des thèmes, la finesse des analyses, la pertinence et la subtilité enfin des débats⁵⁸ qui s'engagèrent ne permettent pas, ou difficilement, cette brève synthèse. Tout au plus nous voudrions ici extraire quelques thèmes significatifs de la réflexion critique et féconde engagée par ces intellectuels sur la conscience et la mission de la pensée européenne.

Le drame de l'Europe

Des conférences ressortent ainsi quelques points révélateurs de l'état d'esprit des Européens de l'immédiat après-guerre. D'abord une prise de conscience tragique de l'état moral de l'Europe, de la situation réelle du continent et de la civilisation européenne face aux grands ensembles civilisateurs, de l'ampleur du désastre humain et spirituel, d'une Europe enfin de la désolation «physiquement resserrée entre les deux grands empires dont les ombres immenses s'affrontent au-dessus d'elle, rongée et ruinée sur ses bords, moralement renfermée sur elle-même»⁵⁹, chargée comme d'un péché et qui, malgré sa victoire sur les forces totalitaires, apparaît sous un visage défait, du dedans comme du dehors, réveillée à sa juste conscience: «Maintenant le gagnant se relève (...) mais le voilà méconnaissable, le visage tuméfié, les vêtements en désordre. Physiquement la brute (Hitler) a perdu, mais la brutalité a triomphé»⁶⁰.

Discréditée aux yeux de tous, appauvrie et désintégrée, «disqualifiée» moralement et soudain placée, en tant qu'unité civilisatrice, devant ses responsabilités, l'Europe de la liberté, partie de la mémoire et synthèse des civilisations hellénique et romaine, chrétienne et humaniste, apparut souillée dans ses profondeurs. Les orateurs en effet, par des formules incisives et pathétiques, décelèrent l'existence d'une maladie organique, d'une mortelle défaillance: «L'Europe se décompose»⁶¹ / «L'Europe a mauvaise mine»⁶² / «La civilisation européenne s'écroule»⁶³. Pis, l'idée même de la fin d'une certaine Europe, celle qui a façonné le monde au cours des siècles, et dont les valeurs avaient permis à l'esprit d'invention, à l'intelligence de s'épanouir harmonieusement, ressortit des débats comme un fait incontesté: «Il y a lieu de se demander si, laissés à eux-mêmes, (les Européens) sont capables de contribuer à autre chose qu'à sa destruction»⁶⁴.

Un doute profond quant aux *valeurs exemplaires* de la civilisation européenne, de ses idéaux et de ses capacités présentes à se relever de la crise qui la tourmentait, s'était installé dans les consciences: «Ce qui passait alors pour être l'Europe n'a, manifestement, pas tenu. Si nous voulons vivre sur un fond européen, il nous faut atteindre et rendre active une origine plus profonde. La déception infligée par deux guerres mondiales nous oblige à sonder du doigt toutes les structures européennes pour voir si par hasard elles ne seraient pas devenues creuses.»

58 Notamment le débat qui s'engagea entre Karl Jaspers et Georg Lukacs; voir à ce sujet JEAN STAROBINSKI, *L'Europe aujourd'hui*, (RIG/1985), Neuchâtel, La Baconnière, 1986, pp. 141-153.

59 DENIS DE ROUGEMONT, *L'Esprit européen*, op. cit., p. 149.

60 *Ibid.*, p. 144.

61 GEORGES BERNANOS, *ibid.*, p. 263.

62 DENIS DE ROUGEMONT, *ibid.*, p. 144.

63 GEORGES BERNANOS, *ibid.*, p. 280.

64 STEPHEN SPENDER, *ibid.*, p. 216.

De la crise de l’Esprit européen, du malaise persistant de la civilisation occidentale, les orateurs décelèrent trois causes majeures, spécifiques à l’histoire de l’Europe. Le nationalisme d’abord, développé sous une forme particulièrement agressive dès la fin du XIX^e siècle et projeté dans l’histoire du XX^e siècle par le national-socialisme allemand et le fascisme italien, a profondément affecté les consciences européennes et entretenu un climat de méfiance et d’incompréhension entre les peuples, détruisant par avance tout effort d’union et de dialogue entre les diverses unités culturelles du Vieux Continent. Instrument de guerre à l’extérieur, instrument d’oppression à l’intérieur des Etats, le dogme de l’*Etat-nation* – «mortelle frénésie de l’Occident»⁶⁵ – dont la propagation en Europe est la cause première des guerres, avait ainsi rendu tout ordre international irréalisable et maintenu durant tout un siècle les peuples dans un amour-propre sans mesure, un état de tension malsain et fondamentalement négatif, détruisant dès lors la part vivante et créatrice des cultures nationales et les libertés de la personne humaine à l’intérieur de la nation, ainsi que la liberté des nations rassemblées en un plus vaste corps: «Je compare le nationalisme à une espèce de court-circuit dans la tension normale qu’il s’agit de maintenir entre le particulier et le général. D’autre part, en effet, le nationalisme écrase les diversités vivantes, sous prétexte d’unification, et alors on ne saurait plus parler d’union, puisqu’il n’y a rien à unir. D’autre part, il déclare souveraine la nation unifiée de la sorte, qui se conduit alors vis-à-vis de l’Europe comme un groupe absolutisé, comme un vulgaire individu dont la prétendue liberté ne connaît plus aucun scrupule»⁶⁶. Le nationalisme, sous toutes ses formes, apparut aux conférenciers comme le «vice européen» par excellence, et le dogme à combattre en priorité.

La seconde cause génératrice de la crise de l’Esprit européen a été exprimée le mieux par la voix de Georges Bernanos qui, dans une conférence aussi solennelle qu’éloquente, tenant à la fois du conte et du récit apocalyptique, exposa les retombées inéluctables du monde moderne dans la conscience des hommes du XX^e siècle. Images d’une civilisation technique dénaturée, absurde, «déshabillée» de toute présence humaine, où l’homme, absorbé par les machines qui multiplient à l’infini les possibilités de destruction, se retrouve ainsi dépossédé de son pouvoir personnel, de son identité intime et de sa capacité d’agir. De là est né l’esprit totalitaire, phénomène si caractéristique du monde contemporain, générateur de l’irresponsabilité des hommes qui, privés de leur liberté et de l’exercice de leur intelligence, sombrent dans la plus profonde indifférence et la plus éclatante impuissance «dès lors qu’ils ne (sont) plus tenu responsable(s) que pour une chose entre les choses»⁶⁷; de là cette naissance de l’esprit totalitaire qui, entretenu par une propagande dont l’objectif est d’inculquer aux masses un scepticisme résigné, a favorisé le renoncement et la démission de l’homme, et provoqué sa «désintégration intellectuelle»⁶⁸ et sa déshumanisation.

Enfin, troisième phénomène caractéristique du drame européen, la lente déchristianisation de l’Occident commencée par les élites dès le XVIII^e siècle et qui vit fuser de toutes parts les plus virulentes attaques des rationalistes contre les dogmes séculaires de l’Eglise. Plusieurs conférenciers relevèrent d’abord la place primordiale qu’occupa la vie spirituelle dans la pensée et la vie de l’homme européen, les résonances essentiellement positives de la tradition et de l’éthique judéo-chrétienne dans le développement de la civilisation européenne. Mais l’Occident chrétien, presque de manière irréver-

65 DENIS DE ROUGEMONT, *L’Aventure occidentale de l’Homme*, Paris, Albin Michel, 1957, p. 110.

66 DENIS DE ROUGEMONT, *ibid.*, p. 60.

67 GEORGES BERNANOS, *ibid.*, p. 275.

68 *Ibid.*, p. 273.

sible, a assisté à un déplacement des valeurs existentielles désormais tournées vers des conceptions exclusivement matérialistes. La guerre, symptomatique d'une dramatique crise spirituelle et de l'aboutissement inéluctable d'une crise globale de civilisation, n'a pas arrêté, loin de là, les progrès de cette déchristianisation: «Elle se révèle dans son étendue réelle sous nos yeux. On doit considérer comme liquidée, au sens le plus récent de ce terme, l'illusion d'une chrétienté identifiable au concept de l'Europe, *Die Christenheit oder Europa*, selon le titre du fameux essai de Novalis. Les masses comme les élites échappent aux Eglises. Elles ne croient plus qu'en l'ici-bas, qu'en cette vie-ci...»⁶⁹.

L'Occident, arraché de ses racines originelles, se trouvait dès lors habité d'une forme de «religiosité» nouvelle: «Tout ce qu'a perdu la religion, c'est la politique qui le gagne. Admirable libération! Insistons sur ce trait: le fanatisme d'aujourd'hui n'est plus religieux, mais politique»⁷⁰. Ainsi, le monde moderne et technique, porté par les fièvres politiques, soutenu par un système économique qui renforce le pouvoir de l'argent et qui accentue la dépersonnalisation de l'être humain et du monde social, est-il la cause première des progrès de la déchristianisation, contaminant l'Europe d'un germe infectieux: «Nous croyons volontiers que la civilisation capitaliste est une civilisation manquée ou – pour rappeler le mot heureux de Chesterton – une civilisation chrétienne devenue folie, et nous comprenons mieux chaque jour que cette folie est la folie furieuse, le *delirium tremens*»⁷¹.

L'Esprit européen

Crise et égarement de l'Esprit européen, certes, mais c'est oublier, à l'inverse, le lourd et sublime héritage dont les Européens pouvaient s'enorgueillir. Quelques noms illustres de l'histoire littéraire, musicale et artistique rappellent les valeurs qui, depuis les origines et à travers elles, témoignent de la réalité profondément vivante de cet esprit et de la formidable présence à l'humanité de la civilisation européenne. Certains conférenciers n'ont pas manqué d'inventorier les richesses culturelles du Vieux Continent, d'énumérer les images, les mythes, les harmonies, les chants, les concepts et les modes de pensée qui traversèrent au fil des siècles l'histoire européenne⁷². Alors que pour Julien Benda l'Esprit européen n'avait jamais existé, Georg Lukacs l'identifia uniquement à l'alliance de 1941 entre démocratie et socialisme qui, à ses yeux, constituait, sur le plan de la pensée, la seule réalité européenne. Tout autre fut la perception de Francesco Flora qui définissait l'esprit européen par la tension des images orphiques et des valeurs humanistes que les maîtres de la Renaissance avaient enseignées dans leurs œuvres littéraires et artistiques et dont Jean-Rodolphe de Salis observa l'apparition progressive dans le champ culturel et social européen «autour de deux pôles de sa route spécifique, le sacré et le profane»⁷³.

Pour Jean Guéhenno, la nature profonde de l'Esprit européen se révélait également dans une tension plus récente, entre l'esprit de vérité, de justice et de liberté qui longtemps guida la civilisation européenne, et l'esprit de propagande, concentrationnaire, qui déferla sur l'Europe dès le XX^e siècle, déformé qu'il fut en des extrêmes négatifs que sont «l'américanisme» et le «soviétisme».

69 DENIS DE ROUGEMONT, *ibid.*, p. 145.

70 DENIS DE ROUGEMONT, *ibid.*, p. 145.

71 GEORGES BERNANOS, *ibid.*, pp. 289–290.

72 FRANCESCO FLORA, *ibid.*, pp. 44–48.

73 JEAN-RODOLPHE DE SALIS, *ibid.*, p. 87.

Déchirement fécond, conflit créateur, la spécificité de l’Esprit européen, instruit d’une longue tradition philosophique et d’une histoire démultipliée à l’excès par des tensions politiques, sociales et intellectuelles dans un espace culturel complexe, tient à ce principe. Denis de Rougemont définit ainsi l’homme européen, dans un espace historique donné où s’affrontent et se concilient depuis des temps immémoriaux des volontés individuelles et communautaires, des valeurs de respect et d’émancipation de la personne humaine face aux dogmes totalitaires, sur une terre de discorde habitée cependant d’un esprit dont la finalité concrète est la redécouverte permanente d’un équilibre menacé et chancelant, la quête d’une commune mesure humaine: «C’est l’homme de la contradiction, l’homme dialectique par excellence, l’homme *exemplaire*»⁷⁴.

«Cristal de connaissance lucide et réaliste»⁷⁵, de l’ordre de l’intellect et du spirituel selon Stephen Spender, la richesse de l’Esprit européen se révélait pour Karl Jaspers dans le sens d’une tension et d’une recherche permanente de ses éléments contraires. Partant des trois composantes de la conscience européenne, la *liberté*, aspiration originelle des hommes et réalité foncièrement dialectique, centre de convergence et d’attraction où se combattent et s’unissent des valeurs de civilisation contraires, où s’affrontent des choix de société et des conceptions de l’existence opposées, l’*histoire*, lieu où s’exerce cette quête infinie de la liberté, et la *science*, comme volonté absolue universelle de connaître le connaissable, ouverte à toutes les recherches et animée d’un esprit critique, l’Esprit européen n’atteint jamais une fin dernière, de sorte qu’il se définit comme une réalité vivante en constant devenir⁷⁶.

La multiplicité des approches et la diversité des conceptions qui se sont dégagées des premières Rencontres Internationales de Genève, l’énergique affirmation d’existence envers et contre tous ceux qui doutaient de l’Europe, le dialogue enfin qui s’était établi entre ces intellectuels durant l’automne 1946, marquèrent indiscutablement le début d’une prise de conscience des Européens devant l’avenir de leur civilisation et les rassemblèrent autour de leur identité profonde.

74 DENIS DE ROUGEMONT, *ibid.*, pp. 154–155.

75 STEPHEN SPENDER, *ibid.*, p. 233.

76 «L’Europe, avons-nous dit, est besoin de liberté, histoire proprement dite, source de science universelle. C’est dire qu’elle ne peut par principe connaître aucun achèvement», KARL JASPERS, *ibid.*, p. 305.